

## Réparation

Arian Leka

Numéro 159, été–automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94997ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Leka, A. (2020). Réparation. *Les écrits*, (159), 64–69.

RÉPARATION

Le corps promet  
des champs  
avec enfants et soldats.  
Ils ont préparé la pâte,  
le vin.

L'amour abonde pour les oiseaux.  
Il abonde aussi pour nous deux.  
Un peu.

Tu as partagé ta rancœur avec moi.  
Personne n'en mourra.

Qui sème des pins  
ne cherche pas d'yeux neufs.  
Une autre chance.

*[Aux joues de la cloche, se heurte la lnette,  
de la tonalité, le bronze extrait de l'or.]*

Nous sommes sortis cueillir dans le ciel.  
Derrière le mur de la nuit  
des souliers blancs en nuage.

Qui sème des cyprès,  
cherche une deuxième chance.

*[Sous le palais, la langue, en quête d'air, craque.  
Les oiseaux dorment la tête en bas, le chant fané dans la gorge.]*

Les matins  
rien n'avait le sang chaud.  
Tous dormaient séparés – ils étaient deux.  
Chacun se sentait seul.  
Isolés  
Y compris les yeux.

Tu as partagé ta rancœur avec moi.  
Inéquitablement.  
Pour ne pas sonner clair.  
Pour ne pas paraître juste  
et être maudite

Le goût du sang. La tonalité.  
La prononciation du A  
la première fois  
je la tiens de toi.

Une femme.

De la plus belle l'être humain se lasse.  
Une cage de fils tressée pour les oiseaux.  
Une cage d'os  
sous la peau.  
Tu as partagé ta rancœur et tu t'en vas.  
Tu me quittes  
Comme tu quittes l'escarpin  
qui t'empêche de courir dans le champ.  
Comme  
d'une espèce sauvage de pigeon  
descend  
la douce colombe.

L'erreux  
se rue comme la ligne droite  
s'affronte avec moi corne contre corne,  
là où le regard se brise sur l'horizon.  
Tout à fait aveugle,  
paresseuse,  
avide,  
cupide,  
jalouse,  
entêtée,  
débauchée et concupiscente.

Un champ de chevaux.

Des plaisirs, des plaintes, des querelles pour  
de petites transactions  
quotidiennes, viennent à moi.

La réparation de l'ancienne erreur  
par une nouvelle erreur  
était une avancée.  
Une sortie de soi-même,  
un amusement.

Ainsi  
repeinte avec vernis et couleur...

-

... Je songe.

J'étais un animal ruminant  
Je cherchais des fleurs la nuit, de l'herbe moisie.  
L'anneau d'or, à la narine,  
d'argent, l'écume à la bouche.

Champ de trèfle  
je cultivais patiemment des bourgeons dans mon estomac.

De mon corps, tu te nourris sans savoir,  
sans rien comprendre,  
que toute chose avalée de moi  
n'était plus fleur,  
ni herbe,  
ni trèfle sur pied :

C'était du sang

Tu te nourris de mon corps  
sans songer  
que l'animal en moi  
cet animal qui s'allonge contre toi,  
avait des droits comme toi.

Après une longue fatigue,  
l'animal en moi  
cherche à s'étendre,  
pour remettre à l'intérieur  
tout ce qu'il a sorti de sa bouche,  
de ses yeux de braise ardente.  
cet animal ensuite cherche à se détendre,  
à se mettre au repos  
harassé comme un horizon brumeux au-dessus du champ.  
Rien après ne sera vertical.  
Il tombera.  
Nullement.  
À genoux.

Cet animal étendu – moi même –  
flèche fixée derrière un voile  
affaissé dans le dos du dernier éclairage  
respire  
il prend du plaisir  
tandis que ses dents se contractent  
avant de s'appuyer sur toi  
comme le crépuscule s'appuie sur la nuit.

Tu étais née chasseresse,  
quoique avec le cœur tendre.  
Avec un arc et un carquois flambant neufs,  
tout à fait,  
tu es venue offrir à la pierre une fleur.

Tu ne savais pas ?  
– Tu ne savais pas.

En traçant l'erreur sur moi  
tu pouvais aussi tuer cette tout petite qualité  
fondue de l'erreur,  
comme fond le phosphore dans la terre des cimetières  
et tu ne sais pas pourquoi les tombes  
ressemblent autant  
à des bateaux,  
avec un gouvernail et des voiles pleines de résine  
sorties sur la rive par ta fureur  
vengeresse  
ou par désir d'éveiller  
l'être humain en moi –  
tandis que je prends du plaisir,  
que je m'étale,  
de même que l'erreur,  
la flèche.

Et je mastique avec envie une fleur  
là où toute chose est interdite.

La vie s'éteint.

Sur les paysages  
des champs de trèfle  
l'obscurité tombe.

Le printemps dans la caverne.  
Et l'herbe moisie...

Fragment extrait du recueil *ndreqje gabimesh*, Tirana, Ideart, 2011.

Né en 1966 dans la ville portuaire de Durres,  
Arian Leka fait des études de langues et lettres à l'Université de Tirana,  
puis poursuit à Florence. En 2004, il fonde à Tirana le festival de poésie *Poeteka*.  
Il est poète, traducteur de poésie italienne et auteur de plusieurs romans.  
Il vit à Tirana.

---